

## Avant-propos

Signe de la fragilité des temps? Maladie de fin de siècle? Dans toutes les sociétés de l'abondance, on observe une course effrénée des hommes vers des traditions ésotériques. Partout on cherche des réponses aux grandes questions de l'existence en ayant recours au mystère et à l'occulte. En Israël notamment, jamais sans doute les kabbalistes ou prétendus tels n'ont été aussi nombreux. Jamais aussi, qu'ils soient authentiques ou faussaires, ils n'ont cherché à occuper avec une telle désinvolture, une telle constance — et un tel sans-gêne — l'espace politique. Ainsi, à chaque consultation électorale entre autres, les voit-on utiliser amulettes, superstitions et autres techniques prétendument de divination pour promettre la victoire à l'un, le bonheur — ou la malédiction — à l'autre. Le philosophe Henri Atlan a naturellement raison quand il écrit : « La kabbale pratique n'est aujourd'hui (...), comme elle le fut déjà lors de l'épopée messianique tragi-comique de Sabbataï Tsvi au XVII<sup>e</sup> siècle, qu'une source supplémentaire de croyances superstitieuses, qui forment le terreau commun d'enthousiasmes obscurantistes et intégristes. (...) Il existe un kabbalisme de pacotille comme il existe un *cheap Buddhism* où l'exotisme du vocabulaire tente vainement de masquer le vide de la pensée \* . »

---

\* *Les Etincelles de hasard*, Henri Atlan, Editions du Seuil, p. 28.

Tout le monde parle de la kabbale, bien peu savent en vérité quelles sont ses origines, ses préoccupations, ses méthodes, ses vocations et ses promesses. Que dit-elle vraiment et comment nous parle-t-elle? Quels sont ses porte-parole et ses grands maîtres? Quels sont ses petits chemins et ses grandes routes? Quelle est son histoire : ses grandes heures et, le cas échéant, ses siècles obscurs? Et d'abord, comment vivent, au jour le jour, ses grands prêtres, ses amants ou ses adeptes? C'est à une partie de ces questions que ce livre cherche à apporter des éléments de réflexion et parfois des réponses. Il ne s'agit pas ici d'un ouvrage d'érudition — un de plus — sur l'histoire de la mystique juive, mais d'une tentative d'introduction au monde complexe, mais par bien des aspects fascinant, de ce que la tradition juive appelle la « science des secrets ».

Moshé Idel, l'homme auprès de qui nous sommes allés chercher les éléments de réponse aux questions que chacun se pose, est considéré aujourd'hui par tous les experts, toutes sensibilités confondues, et par les universités les plus prestigieuses à travers le monde, comme le plus grand savant contemporain en matière de recherche kabbalistique. Son œuvre abondante a été traduite dans de nombreuses langues. Idel a abordé la plupart des problématiques liées au mysticisme et il a étudié l'ensemble des époques où s'est développée la mystique juive avec une étonnante fécondité et une rare capacité à apporter des éclairages nouveaux. Malgré quelques polémiques que ses travaux ont parfois suscitées de la part des tenants de l'école de Gershom Scholem, son œuvre est reconnue actuellement comme l'un des pivots des études contemporaines de la pensée juive.

Comment un garçon né, au sortir de la guerre, dans une Roumanie installée dans le communisme et dans une famille de juifs relativement orthodoxes, qui n'arrivera en Israël qu'à seize ans passés, parvient-il en quelques années à gravir avec une déconcertante facilité tous les échelons universitaires pour

s'imposer aujourd'hui comme l'esprit le plus novateur dans le monde en matière de recherche kabbalistique ? Voilà une des questions auxquelles ce livre n'apporte pas de réponse. L'homme Idel est trop humble, trop réservé ou bien peu pré-occupé de lui-même, pour accepter que l'on aille regarder derrière le miroir.

Vocation pour la kabbale ? A peine accepte-t-il de conter ses années d'enfance et les souvenirs épars qu'il en a gardés. Nostalgie ? Non, ce n'est guère là sa « tasse de thé ». Mais il évoque volontiers le shtetl, le petit village juif des Carpates où il est né en janvier 1947, « sans doute le seul village juif de la Roumanie rescapé de la Shoah ». Ses rêves d'enfant ne tournaient pas encore autour d'un métier à exercer mais d'un pays, Israël, où il voulait vivre.

De son enfance, il retient un souvenir en particulier : il se souvient que les cours que l'on dispensait alors au heder, l'école juive traditionnelle, lui convenaient parfaitement. C'est qu'on n'était pas obligé d'y rester toute la journée. Quand on savait sa leçon, on pouvait, si on le souhaitait, regagner son domicile. Pendant que les autres enfants peinaient à déchiffrer l'alphabet hébraïque, Moshé se livrait à son vice impuni : la lecture. A onze ans, il avait déjà lu son premier livre de philosophie, un ouvrage qui lui était tombé sous la main.

Quand il arrive en Israël en 1963, il lui reste une année d'études avant son baccalauréat mais il lui faut tout reprendre pratiquement à zéro. Il s'inscrit à l'oulpane — centre de formation accélérée — de son kibboutz, l'hébreu qu'il parle étant encore bien rudimentaire. Il lui faut le maîtriser. Le yiddish et le roumain qu'il connaît ne lui sont guère utiles dans son nouveau pays. Entre-temps, dans les librairies françaises qu'il y avait à l'époque à Tel Aviv, il s'empresse d'acheter dans des éditions de poche des livres d'Albert Schweitzer et de Jung. Déjà en Roumanie il avait littéralement dévoré une encyclopédie sur la philosophie dont un des volumes était consacré

à la pensée hindoue. C'est cela qui, à son arrivée en Israël, le préoccupe et l'intéresse. « A l'époque, inutile de dire que j'ignorais jusqu'à l'existence du mot kabbale. Je crois bien que la seule fois où j'avais buté sur ce mot c'était dans un roman de Balzac et il avait, comme on sait, le sens d'une intrigue secrète. » C'est au cours de son service militaire qu'il fera le plus gros de ses lectures philosophiques et théologiques. C'est là qu'il découvre pour la première fois l'œuvre de Gershom Scholem, parce qu'elle est à la mode.

Sa rencontre avec le monde de la kabbale ne se fait pas à la suite d'un coup de foudre ou de la découverte d'on ne sait quelle vocation. Idel aurait pu tout aussi bien devenir critique littéraire, compositeur de musique ou encore professeur de littérature française ou japonaise, et parvenir, sans doute avec la même facilité, aux sommets. C'est peut-être parce qu'il rencontre un jour, dans un autobus, son mentor Schlomo Pinès — celui qui dirigera sa thèse de doctorat — que sa vie professionnelle s'orientera vers l'érudition dans le monde de la pensée juive. C'est peu de dire que les chercheurs n'y sont pas alors légion. Idel commence en frappant fort, si l'on peut dire. Ayant décidé de travailler sur un des kabbalistes les plus fascinants du XIII<sup>e</sup> siècle, Abraham Aboulafia, il trouve des aspects jusque-là inconnus dans sa pensée. Apprenant à quel auteur il souhaite consacrer son travail universitaire, Shlomo Pinès — maître parmi les maîtres, l'homme qui parlait soixantedix langues et ce chiffre n'a ici rien d'un symbole, il s'agit bien de  $69 + 1$  — lui dit un jour : « Mais pourquoi choisis-tu ce sujet ? Crois-tu donc qu'il est de nature à changer le monde ? » Le monde peut-être pas, mais les recherches en matière de kabbale, oui. Idel découvre qu'Aboulafia était relativement inconnu, et que ses théories étaient le parent pauvre de la recherche malgré les quelques chapitres que Scholem avait consacrés à l'un et aux autres dans ses travaux et singulièrement dans *Les Grands Courants de la mystique juive*. Idel en fait un des grands maîtres de la mystique et l'inventeur ou

l'initiateur de la kabbale extatique ou prophétique. Il analyse et décrit abondamment ce courant de la kabbale jusque-là relativement négligé et lui fait une place de choix dans le panorama général de la mystique juive. Il montre notamment en quoi Aboulafia a été un esprit novateur ; il étudie en particulier ce qu'ont été ses relations avec les maîtres chrétiens de son époque.

Des années durant, Idel laboure son champ, déchiffrant des dizaines de manuscrits, remplaçant chacune de ses découvertes dans l'idée générale qu'il commence à se faire de la kabbale. Il travaille dans l'ombre et dans la solitude de son bureau, mais se refuse encore à confier aux éditeurs israéliens le moindre livre. Il n'en publiera d'ailleurs aucun du vivant de Scholem. Beaucoup plus tard, ses critiques diront de lui ce que l'on avait dit de son maître Pinès : « Gaon bli gaava » (un génie sans orgueil).

Idel s'explique ici sur ce qu'ont été ses relations avec Scholem. Il reconnaît que les travaux de son prédécesseur ont donné une sorte de respectabilité à la kabbale. Il salue ses extraordinaires réalisations, le travail de défricheur et de déchiffreur qu'il a mené à bien durant des décennies. Il ne conteste pas — comment le pourrait-il ? — l'exceptionnelle influence que Scholem a exercée sur la pensée juive contemporaine. Il observe que ses œuvres sont devenues à juste titre des classiques des études juives.

Il est d'accord avec l'auteur des *Grands Courants* quand celui-ci définit le judaïsme comme « une entité vivante, en perpétuel développement, qui ne peut être enfermée dans les limites d'aucun principe, d'aucun dogme ». Comme Scholem, Idel n'a aucun mal à considérer que le judaïsme est « ce que les juifs font, écrivent et pensent ; il est en évolution constante, car il répond à des défis internes et externes\* ».

---

\* Joseph Dan, préface à *La Kabbale* de Gershom Scholem, Editions du Cerf.